

LETTRES D'UN AUTRE MONDE : VINCENT VAN GOGH

Publié dans *Septentrion* 2010/1.

Voir www.onserfdeel.be ou www.onserfdeel.nl.

*Si moi-meme me casserais dans un effort cela ne me ferait
absolument rien du tout. Pour ce cas-là j'ai encore de la
ressource car je ferais ou bien du commerce ou bien j'écrirais
mais tant que je suis dans la peinture je ne vois que l'association
de plusieurs et la vie en commun.*
(Arles, lundi 22 octobre 1888)

Le 22 octobre 1888, deux mois avant de se trancher un morceau d'oreille lors d'une crise de démence, Vincent van Gogh envisage la possibilité de se reconvertir au commerce ou à l'écriture. Le 22 octobre 2009, exactement 121 ans plus tard, l'ensemble des manuscrits qu'il nous a laissés - y compris le moindre brouillon retrouvé, le moindre passage raturé déchiffré - est présenté à l'Institut Néerlandais de Paris dans un coffret prestigieux et attendu: 6 volumes, 2 200 pages et près de 15 kilos de littérature¹, dont l'auteur n'est autre que le peintre des *Tournesols*.

En formulant une possible reconversion vers l'écriture, Vincent van Gogh se trompe lourdement. Il se trompe par ailleurs dans l'ensemble du passage. Il s'est bel et bien «cassé dans un effort», mais cela ne lui a pas «rien fait»: cela l'a tué, vraisemblablement au bout de ses ressources mentales. Il n'allait pas faire de commerce, car il en faisait déjà: son arrangement avec Theo, son frère, mécène et ami, était une construction brillante pour les deux hommes et promettait des dividendes généreux. Le succès, pour Vincent van Gogh, était au rendez-vous avant son suicide, et il en était conscient². Enfin, il écrit «j'écrirais», au conditionnel, dans ce qui est devenu la 710^e lettre d'une correspondance sans équivalent, qui a fait le tour du monde et qui n'a pas encore fini de livrer tous ses secrets aux millions d'amateurs qui se sont penchés sur elle. Van Gogh *n'écrirait* pas. Il *écrivait déjà*.

Le succès de cette correspondance d'artiste s'explique par de nombreux facteurs. La première raison de l'engouement suscité par les lettres de Van Gogh est, de toute évidence, le succès mondial et historique de sa peinture. Mais la vie mouvementée de Van Gogh, les anecdotes comme l'oreille coupée, les mythes farfelus que sont sa folie, sa pauvreté et son manque de notoriété, ont aussi grandement contribué à la diffusion de ce qui est devenu un *bestseller* posthume et involontaire. C'est une véritable spirale vertueuse qui s'est installée avec la publication, dès 1914, de la correspondance de Van Gogh: un œuvre monumental (plus de 800 tableaux, plus de 1000 dessins), un peintre de génie, une vie ponctuée de rebondissements dramatiques, et enfin une source documentaire exceptionnellement riche, qui permet d'éclairer

l'ensemble d'une lumière qui ne cesse de ricocher de lettre en tableau, de tableau en anecdote, et d'anecdote en lettre.

Cependant, on ne saurait nier l'évidence que non seulement l'histoire racontée est prenante, et qu'elle documente dans les moindres détails la vie et la pensée d'un des plus grands peintres que la terre ait portés, mais qu'en outre, ces lettres ont une valeur littéraire qui leur est propre, et qui n'est due qu'au talent de leur auteur. Van Gogh avait le sens de la formule, observait finement, décrivait posément, se livrait à des exercices de rhétorique épistolaire époustoufflants, noyait des océans de poissons, savait feindre la colère ou la retenue et, en fonction des circonstances, jonglait avec des registres de langage subtils et complexes. Accessoirement, il écrivait et lisait couramment en quatre langues, et cite plus de 200 ouvrages littéraires de 150 auteurs différents. Van Gogh était un homme de lettres: un grand lecteur et un immense épistolier.

EN DIALOGUE AVEC LA LITTÉRATURE

La vie n'a pas épargné Vincent van Gogh plus ou moins qu'un autre. Son lot de malheurs et de joies, ses deuils, ses peurs et ses questionnements ne sont pas exceptionnels en soi. Qui, à 37 ans, artiste d'avant-garde de surcroît, n'a pas vu la mort, le doute ou l'incertitude de près? Qui a été certain de la justesse de ses choix, qui a trouvé l'âme sœur à la première rencontre, qui ne s'est pas brouillé avec un ami ou un membre de sa famille?

Ce n'est pas la vie tourmentée de Van Gogh qui le singularise, mais la façon dont il la vivait et la décrivait. Ses émotions, et l'expression qu'il leur donnait, sont exceptionnelles de sensibilité, de justesse et de force. Car Van Gogh exagérait, transformait, remodelait sans cesse, et disposait du génie requis pour donner une forme extraordinaire même à ce qui peut sembler parfaitement banal. Un champ de blé vu par Van Gogh n'est pas le champ de blé que voit le commun des mortels. Sous son regard, un simple bouquet de fleurs devient une icône mondiale, un ciel étoilé devient le théâtre de mille passions, un coin de jardin devient une œuvre dérangement, décalée, dantesque. Parallèlement, un événement décrit par Van Gogh n'est pas l'événement que d'autres auraient vécu à sa place; ses amours sont intenses, ses passions sont effrénées, ses expériences sont exaltées, et ses engagements sont absolus.

Pour Van Gogh, une idée était une action, et une action donnait une forme. Inversement, une forme lui inspirait une action, qui correspondait à ses idées. Son rapport à la littérature se place dans cette logique. Il lisait les livres autant qu'il les voyait, avec un œil déformant; ses livres l'inspiraient autant qu'il se projetait en eux. Ses lettres sont conditionnées de la même façon. Elles lui permettaient de donner une forme acceptable à des réalités qui ne l'étaient pas toujours.

Paul Gauguin écrit dans *Avant et Après* que «Daudet, de Goncourt, la Bible brûlaient ce cerveau de Hollandais»³. Il avait raison. La littérature a toujours été un repère et un cadre pour Van Gogh. La peinture de la période néerlandaise de Van Gogh, de 1881 à 1885, à la palette sombre et à la facture fluide, se construit en dialogue permanent avec le naturalisme de Zola et le victorianisme anglais. Plus tard, à Arles, Van Gogh a le chevalet solidement ancré dans une littérature légère et profonde, accessible et sérieuse, gaie et réfléchie. Une littérature de divertissement et d'évasion, contant des expéditions impossibles et des situations burlesques: des westerns, des romans de Jules Verne, *Candide* de Voltaire, et de nombreuses œuvres de Guy de Maupassant et d'Alphonse Daudet.



Vincent van Gogh, *Vue depuis l'appartement de Theo*, huile sur toile, 46 x 38, 1887, Van Gogh Museum, Amsterdam.

«CÔTÉ BLAGUE»

Vincent s'approprie souvent les procédés littéraires de ses auteurs favoris. Il l'a fait avec la Bible, avec Michelet et avec Zola avant de venir vivre en France en 1886. Après son départ de Paris pour le Midi en 1888, de nouvelles influences se font sentir, au niveau du fond comme de la forme. Dans une lettre d'Arles à son «copain» Émile Bernard, afin d'adoucir une critique acerbe d'un sonnet de son jeune correspondant, il recourt naturellement à un ton ironique qu'il cultivait depuis déjà longtemps, mais qui s'était récemment enrichi au contact des auteurs qu'il avait découverts.

*Écoute, le sonnet des femmes du boulevard a du bon mais n'y est pas - la fin est banale.
une femme «sublime», je ne sais pas ce que tu entends par là ni toi non plus dans ce cas. Ensuite*

*dans le clan des vieux et des jeunes maraude
Ceux qu'elle emmenera coucher le soir très tard*

quelque chose comme ça - c'est pas caractéristique car les femmes de notre boulevard - du petit - d'habitude couchent seules la nuit car elles tirent 5 ou 6 coups dans la journée ou le soir et - très tard c'est cet honorable carnivore, leur maquereau, qui vient les chercher et les reconduire, oui, mais il ne couche pas avec (que rarement). la femme éreintée et défaite se couche seule d'habitude et dort d'un sommeil de plomb.

(lettre 612 à Émile Bernard, 22 mai 1888)



Vincent van Gogh, *Marie Ginoux («L'Arlésienne»)*,
huile sur toile, 60 x 50, 1890, Galleria Nazionale
d'Arte Moderna, Rome.

Dans ce passage, «cet honorable carnivore» vient introduire une rupture de ton, qui décale quelque peu une opinion très défavorable sur le sonnet de Bernard. Quand on enlève ces trois mots de la phrase dans laquelle ils se trouvent, le ton en est drastiquement modifié, et prend une teinte désagréable. Cette façon de placer de petites touches destinées à dédramatiser ce qui pourrait paraître dramatique, est caractéristique de ce que Vincent appellera le «côté blague», qui devient, dans le Midi, un véritable credo. Il trouve un exemple retentissant de cette pratique dans les travaux d'Honoré Daumier, le caricaturiste, mais encore davantage dans les œuvres de Maupassant, de Daudet et de Voltaire, maîtres de l'ironie qui n'oublie jamais qu'on ne rit pas sans raison. Rire, c'est une affaire sérieuse.

Suis en train de lire Pierre et Jean de Guy de Maupassant. C'est beau - as tu lu la préface expliquant la liberté qu'a l'artiste d'exagérer, de créer une nature plus belle, plus simple, plus consolante dans un roman, puis expliquant ce que voulait peut-être bien dire le mot de Flaubert le talent est une longue patience - et l'originalité un effort de volonté et d'observation intense.

Il y a ici un portique gothique que je commence à trouver admirable, le portique de St Trophime, mais c'est si cruel, si monstrueux, comme un cauchemar chinois, que même ce beau monument d'un si grand style me semble d'un autre monde auquel je suis aussi bien aise de ne pas appartenir que le monde glorieux du Romain Néron.-

Faut-il dire la vérité et y ajouter que les zouaves, les bordels, les adorables petites arlésiennes qui s'en vont faire leur première communion, le prêtre en surplis qui ressemble à un rhinocéros dangereux, les buveurs d'absinthe, me paraissent aussi des êtres d'un autre monde. C'est pas pour dire que je me sentirais chez moi dans un monde artistique mais c'est pour dire que j'aime mieux me blaguer que de me sentir seul. Et il me semble que je me sentirais triste si je ne prenais pas toutes choses par le côté blague.

(lettre 588 à Theo, 21 ou 22 mars 1888)



Vincent van Gogh, *Le Jardin de l'asile*, huile sur toile, 71,5 x 90,5 1889,
Van Gogh Museum, Amsterdam.

Quand Van Gogh peignit les natures mortes de tournesols qui assureraient sa gloire, il s'était tellement imprégné du «côté blague» qu'il avait fini par voir à travers un prisme déformant. Il désirait consciemment voir et reproduire une réalité simplifiée, exagérée et consolante: au mot près ce que Maupassant prescrivait en lieu et place du réalisme documentaire et stérile de Zola.

L'univers qui l'entoure, qu'il observe de son œil de peintre, lui paraît peuplé d'êtres «d'un autre monde». Et pour assimiler ce qu'il voit de cet œil tout en évitant de tomber dans la mélancolie, il s'efforce de prendre «toutes choses par le côté blague». Et dès les premières lettres rédigées par Van Gogh dans le Midi, on apprend qu'il venait trouver «le pays du bon Tartarin», tout en étant convaincu de se rendre dans le Japon français. *Tartarin de Tarascon*, le roman inoubliable d'Alphonse Daudet de 1872, dépeint une caricature absolue du type méridional: râleur, emporté, à l'imagination débordante, au verbe abondant et à l'acte rare. Un pays qui permet une telle approche de la vie semblait fait pour Van Gogh. Pour mener ce qu'il appelle sa «campagne du Midi» dans ce pays des possibles, le peintre s'arme d'une devise inébranlable: «Tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes», la sage leçon du plus sage des philosophes, Pangloss, le mentor de Candide.

PRÉLUDE SILENCIEUX À UNE FIN TRAGIQUE ?

Mais le Midi et l'imagination débordante de l'artiste recèlent des dangers insoupçonnés. Au bout de 10 mois, l'esprit de Van Gogh vacille, et il se tranche un morceau d'oreille - l'automutilation la plus célèbre de tous les temps. Il constate que vivre seul ne lui est plus possible, à cause des crises de démence qui le terrassent régulièrement, et il convient avec Theo qu'il rejoindra la maison de santé de Saint-Rémy-de-Provence. Ses projets pour l'avenir, cependant, bien que flous, se placent encore et toujours sous le signe d'un optimisme ironique du meilleur aloi.

Il n'a pas le choix: la seule solution qu'il entrevoit pour vaincre ses difficultés mentales, physiques, relationnelles et financières, c'est de rire à la face du destin, et de vivre la réalité à travers un prisme dont il avait constaté l'efficacité dans la littérature qu'il dévorait à cette époque de sa vie.

J'aurai terriblement besoin du père Pangloss lorsqu'il va naturellement m'arriver de redevenir amoureux. L'alcool et le tabac ont enfin cela de bon ou de mauvais - c'est un peu relatif cela - que ce sont des anti aphrodisiaques faudrait il nommer cela je crois.- Pas toujours méprisables dans l'exercice des beaux arts.

Enfin là sera l'épreuve où il faudra ne pas oublier de blaguer tout à fait. Car la vertu et la sobriété, je ne le crains que trop, me menerait encore dans ces parages-là où d'habitude je perds très vite complètement la boussole et où cette fois ci je dois essayer d'avoir moins de passion et plus de bonhomie.

(lettre 768 à Theo, 3 mai 1889)

Malgré ses bonnes résolutions, Van Gogh a oublié Pangloss en cours de route. Après son internement volontaire à Saint-Rémy, il ne citera plus Daudet, Voltaire, ou quelque autre auteur que ce soit. Ses lettres perdront leurs petites touches satiriques, leur sous-couche ironique qui permettent à leur auteur de relativiser les petites difficultés et les grandes misères qu'il rencontre. Faut-il y voir un prélude silencieux à une fin tragique? Une chute fatale dans une mélancolie qu'il n'avait plus la force d'éviter? Le mystère, heureusement, reste entier. Car malgré la publication de ses lettres dans une version entièrement annotée, le peintre nous laisse de nombreuses questions sans réponse - nous laissant à nos rêves et à notre imagination, tout en nous proposant les siens. À jamais, ses lettres nous paraîtront venir d'un autre monde.

Wouter van der Veen

Enseignant à l'université de Strasbourg et conseiller scientifique de l'Institut Van Gogh
à Auvers-sur-Oise.
veen@arthenon.com

www.vangoghletters.org est un site en langue anglaise reprenant l'ensemble des lettres de la correspondance de Van Gogh, dans une version traduite en anglais, le texte original (français ou néerlandais) et le fac-similé du manuscrit original. Les annotations sont exhaustives, la navigation est très intuitive, et le moteur de recherche est d'une puissance inouïe. Publier sur un support papier l'ensemble de ces textes aurait demandé une édition en 15 volumes. Une mine d'or pour les chercheurs, et une mine de plaisir pour tous les autres ...

Notes :

- 1 Simultanément paru en trois langues (néerlandais - français - anglais). La version en langue française a été publiée par les éditions Actes Sud à Arles. Les six volumes présentent l'ensemble des 902 lettres conservées de la correspondance dans une version aussi proche que possible du manuscrit. Toutes les œuvres mentionnées par Van Gogh sont reproduites en regard des textes. Les traductions des lettres dont l'original est en néerlandais sont signées Marnix Vincent.
La version en langue néerlandaise a été publiée par le Fonds Mercator à Bruxelles.
- 2 Le mythe du manque de notoriété de Van Gogh s'évanouit inévitablement au contact des faits: le *Mercur de France* a publié des articles élogieux sur sa peinture dès 1890, avant son suicide; Gauguin, Pissarro, Bernard, Toulouse-Lautrec, le docteur Gachet et même Monet, entre autres, connaisseurs éminents s'il en était, s'étaient enthousiasmés pour l'œuvre du Néerlandais de son vivant.
- 3 PAUL GAUGUIN, *Avant et Après*, Paris, 1889, p. 19.